

soit pour en arroser le fumier lorsqu'il en a besoin. Immédiatement au pied du tas, et autour de l'aire qui doit être recouverte par lui, on pratique dans la terre une rigole qui, faisant tout le tour du fumier, conduit promptement tout le liquide qui en découle dans la fosse à purin. Cette rigole doit être garantie extérieurement des eaux de pluie ou autres qui pourrait y arriver du dehors, par une petite levée de terre compacte, de trois pieds environ de largeur, et d'une hauteur suffisante pour empêcher qu'elle ne soit jamais franchie, soit par le liquide de la rigole, soit par les eaux extérieures : trois à quatre pouces de hauteur suffisent ordinairement pour atteindre ce double but, et l'on ne doit pas lui en donner plus qu'il n'est nécessaire, parce qu'autrement elle gênerait la circulation des voitures, au moment où l'on transporte le fumier du tas.

Il est bon de donner au tas le plus de hauteur que peut le permettre la facilité du service, par exemple, environ six pieds parce que, lorsqu'il n'est pas assez épais, il est trop facilement pénétré par les pluies ou par la sécheresse. Si l'on peut placer ce tas dans un lieu ombragé, cela sera préférable.

La fosse à purin doit être un peu grande, c'est-à-dire, contenir au moins 100 scaux, afin que l'on ne soit pas forcé de la vider trop fréquemment.

On a souvent conseillé de mêler au fumier de la terre ou de la marne ; mais j'avoue que je suis bien revenu de cette opinion : les mélanges de cette espèce n'ajoutent rien aux propriétés fertilisantes du fumier, et ne font qu'accroître le nombre de voitures, et par conséquent les frais de transport. Quant aux terres qui contiennent elles-mêmes des principes fertilisants, comme les curures des fossés, etc., il est bien plus économique de les employer à part ; et en les mélangeant avec le fumier, on n'ajoute rien aux effets que peuvent produire ces deux matières. Mais, lorsqu'on a de la tourbe à sa disposition, il est extrêmement utile d'en mélanger par couches alternatives avec le fumier, parce que la fermentation qui s'établit dans la masse détermine la décomposition de la tourbe, et la convertit en un véritable engrais ; tandis que, si on l'employait sans cette décomposition préalable, elle serait loin de produire les mêmes effets.

Une pompe en bois placée dans la fosse à purin, peut être utile pour verser commodément le liquide, soit dans des tonneaux chargés sur des charriots, soit sur le tas de fumier, lorsque celui-ci a besoin d'être arrosé. Cependant, dans les localités où les habitants de la campagne ne savent pas construire et réparer eux-mêmes ces pompes, qui se détériorent très-promptement, on y supplée très-bien

par des scaux au moyen desquels on puise le purin dans le réservoir. Il est vrai que deux hommes sont nécessaires alors pour la manœuvre : l'un d'eux, placé sur la voiture, reçoit de celui qui est au bas un seau plein, pendant qu'il lui rend l'autre seau vide. Le service ainsi organisé marche très-vite, et si deux hommes y sont employés, ils font certainement, dans un temps égal, plus de deux fois autant d'ouvrage qu'un seul homme travaillant à l'aide de la pompe.

(A continuer.)

M. DE DONBASLE.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

XXXVIII.

SUITE DE LA VISITE DE PROGRÈS A L'ÉCOLE D'AGRICULTURE. — LA RÉCEPTION QUI LUI EST FAITE.

Dans les trois années que les jeunes gens passaient à l'école, ils allaient successivement d'un travail à un autre, afin de les apprendre tous ; puis, chaque jour, ils assistaient aux leçons de différents professeurs, et avaient ensuite à écrire sur des cahiers les leçons qu'on leur avait données.

Leur temps était employé à peu près du matin au soir. Ils avaient cependant quelques moments de récréation.

Tout cela intéressait vivement Progrès, et il faisait une foule de questions à son fils, qui lui répondait de son mieux mais qui, n'ayant qu'un ar d'école, ne pouvait pas satisfaire entièrement sa curiosité. Il le conduisit dans les bergeries, car il y en avait plusieurs, et lui fit admirer la précieuse race de moutons qu'on y élevait et qui avaient surtout l'avantage d'être très-précoce, c'est-à-dire, de pouvoir être engraisés dès l'âge de un an à quinze mois, tandis qu'en général, les moutons du pays n'étaient propres à l'engrais qu'à trois ou quatre ans. Outre cela, ils étaient gros, et avaient une abondante toison qui, sans être très fine, l'était assez pour être plus recherchée que les laines du pays.

Le directeur vint trouver Progrès et son fils, pendant qu'ils étaient à la bergerie, et dit au père que les moutons étaient peut-être les animaux les plus avantageux qu'on put avoir sur une ferme, quand on avait une bonne race, parce que les moutons bien logés et bien nourris, prospéraient toujours et que leur fumier est sans contredit le meilleur fumier d'étable. De plus, dit-il, ils trouvent à se nourrir convenablement dans les pâturages où des bêtes à cornes ne vivraient que bien chétivement. Ils sont de plus, peu délicats sur la nourriture qu'on leur donne à l'étable, ce qui n'empêche pas

qu'il y a toujours avantage à les nourrir abondamment.

Il vaut mieux avoir trente bêtes bien nourries, ajouta encore le directeur, que cent qui ne mangent pas tout leur content.

Je sais, dit Progrès, qu'il y a grand avantage à nourrir son bétail : mais cependant il me semble, Monsieur, que j'aurais plus de profits de cent bêtes que de trente.

Voilà l'erreur des gens qui ne se rendent pas un compte exact de ce qu'ils font. Sachez, père Progrès, qu'on a toujours du fumier en proportion de la quantité de fourrage consommé. Ceci est un fait inconstatable. Que vous ayez trente moutons de bonne race auxquels vous fassiez manger la même quantité de fourrage, qu'à cent chétives bêtes qui souffriront toujours de la faim, et vous aurez autant de fumier et qui sera de meilleure qualité et bien autrement de profit : car vos cent bêtes seront toujours maigres, et souvent malades, et il vous faudra attendre trois ou quatre ans pour que ces animaux aient fait leur croît et soient en état d'être engraisés avec profit.

Pendant ce temps, vous aurez bien des chances d'accidents à courir. Puis, comme ils seront faibles, parce qu'ils n'auront pas été convenablement nourris depuis leur jeunesse, il leur faudra beaucoup de temps d'abord pour se remettre puis ensuite, pour pouvoir profiter de la nourriture qu'on leur donnera, afin de leur faire prendre de la graisse. Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, vous aurez bien plus de chances de perte, sur cent moutons qu'il faudra garder trois ou quatre ans, que sur trente que vous ne garderez que douze, quinze ou vingt mois.

La toison aussi sera en proportion de leur force et de leur nourriture ; et les trois ou quatre tontes que vous prendrez sur de chétives bêtes ne vaudront pas mieux que deux, prises sur de belles bêtes, en bon état, et leur laine aura bien plus de valeur.

Progrès prêtait la plus grande attention à ce que lui disait le directeur de l'école ; il comprenait parfaitement ses raisonnements et se promettait bien d'en faire son profit. Il dit que son intention était bien d'avoir un troupeau, et il demanda le prix d'un bélier et de jeunes brebis. Le directeur lui répondit que les béliers ordinaires coûtaient 40 piastres et qu'il y en avait d'une bien plus grande valeur, que les brebis sur le point de faire leur petits se vendaient vingt piastre.

Progrès, étonné, trouva qu'il était au dessus de ses moyens de payer ses bêtes aussi cher ; et qu'il pourrait peut-être plus tard avoir un beau bélier pour mettre avec de bonnes bêtes du pays.

Le directeur lui répondit qu'il avait